Isabel
Curadeau
Dans ma
peau
LES ÉDITIONS
PUBLISTAR

ISABEL CURADEAU

Dans ma peau

LES ÉDITIONS PUBLISTAR
Une compagnie de Quebecor Media

Pour toi, maman.

Introduction

Je suis assise dans une limousine noire, et la grandiose New York se déploie devant mes yeux émerveillés. Je me colle le nez à la vitre, avide : je ne veux manquer aucun détail, aucune image, aucun visage. J'ai toujours voulu voir New York. Un étrange sentiment de peur m'habite – je suis littéralement tétanisée –, mais en même temps j'ai très hâte de descendre de la voiture. Car bien que la limousine soit immense, je tiens mes genoux serrés l'un contre l'autre, je n'ose pas bouger. Le chauffeur, après m'avoir poliment demandé ma préférence entre la radio, un échange de banalités ou le silence, tente inlassablement de syntoniser une trame sonore adéquate. Il porte finalement son choix sur une station diffusant *Under Pressure* de Queen et David Bowie. Un choix judicieux.

Car au moment où j'entends les premières notes de la chanson, mon cœur se serre, mon esprit cesse de tourbillonner, et la musique prend tout le temps de dessiner dans ma mémoire le contour des gratte-ciel, un tracé que je n'ai jamais oublié depuis.

Je suis à New York !

Mon chauffeur, un Arabe débonnaire dans la soixantaine, me fait prendre conscience que jamais de ma vie entière je ne conduirai de voiture à NYC. Moi qui croyais qu'on conduisait comme des fous à Montréal. C'est épouvantable, tout ce monde dans les rues congestionnées, passant d'une voie à l'autre, klaxonnant à toute occasion, ruminant et fulminant. Je me cramponne littéralement au siège ! Moi qui suis le genre de fille à adorer une balade à toute vitesse en VTT à travers les bois !

N'empêche que, au bout d'une vingtaine de minutes palpitantes, mon habile chauffeur me dépose, saine et sauve, à la porte d'un superbe hôtel dans Manhattan. Je le remercie infiniment, encore légèrement tremblotante, je ramasse ma valise et, après m'être ridiculement démenée pour passer les portes pivotantes, je pénètre finalement dans le lobby. Des plafonds drapés de velours rouge, du marbre et de l'or partout, des meubles d'un style européen somptueux… La chambre ne contredit pas mon émerveillement initial : elle est monumentale et dotée d'un lit gigantesque sur lequel je saute comme une gamine pendant quelques secondes. Je trouve sur la table de chevet un panier de fruits frais, des chocolats, des fleurs… Un intrigant mur pivotant plaqué de bois face au lit camoufle une télévision qui me permettrait de regarder des dizaines et des dizaines de chaînes spécialisées. Et un récamier près de la fenêtre m'invite à m'installer confortablement pour observer la ville.

Il est déjà tard mais, comme je suis affamée, je pars à pied dans *downtown* Manhattan, question de trouver quelque chose à me mettre sous la dent. Il me semble que Manhattan ressemble à Montréal. En plus gris, peut-être, en moins beau. Les gens ne me regardent pas dans les yeux. Même pas les hommes. Le vent est froid et ma petite veste bleue ne m'en protège pas adéquatement. J'ai faim. J'atterris finalement dans une franchise de Subway, où l'on me sert un sandwich rempli de viandes avariées

(ce n'est pas une blague). Je rentre à l'hôtel complètement transie de froid, dégoûtée par mon repas, mais néanmoins séduite par cette ville que j'aime un peu déjà.

Il est passé dix heures quand une magnifique jeune femme se présente à ma porte. Vicky, une ancienne top-modèle ; elle est là pour mon bronzage.

— Je dois me mettre à nu devant toi ?

— Oui, mais ne t'en fais pas, c'est mon boulot, je suis habituée… Et tu n'as pas à rougir : tu es tellement belle ! Tu ressembles à Penélope Cruz. Je le sais car je suis sa maquilleuse à New York. J'étais d'ailleurs avec elle il y a à peine quelques heures.

— Tu étais en train de faire le bronzage du corps nu de Penélope Cruz il y a quelques heures, et maintenant tu vas faire le mien ?

— C'est ça.

— Alors attends de me voir nue avant de dire que je lui ressemble !

Vicky hésite un peu, puis éclate d'un rire franc.

Nous rions ensemble tout du long et, bien que je déteste me dénuder devant une parfaite étrangère (qui maquille chaque centimètre de mon corps !), je parviens à me détendre, et le résultat est super. Après la séance, nous discutons, debout dans le petit salon de ma suite, moi en mini sous-vêtement et toute collante de maquillage, elle, superbe et… habillée.

Mais vous savez quoi ? Ça fait du bien. Ça fait du bien d'affronter ses peurs, de repousser ses limites, de baisser la garde, pour une fois. Et surtout, ça fait du bien que quelqu'un d'aussi sublime que Vicky me dise :

— Tu as vraiment un beau corps pour une fille qui a perdu autant de poids. Ça ne se voit pas du tout.

Malgré ces mots rassurants, je dors mal. La fébrilité, sans doute. Et comme Vicky m'a recommandé de ne laver l'autobronzant qu'au matin, j'ai dû garder mon maquillage tout collant sous les draps. Après quelques heures de

sommeil à peine, j'ouvre les yeux et je souris, prête à vivre cette journée qui s'annonce exceptionnelle. En repoussant mes draps soyeux, j'aperçois mes mains… Oh, quelle horreur ! J'ai des taches orange partout, le maquillage s'est tout répandu ! Je m'extirpe du lit, affolée, en me tortillant pour ne pas empirer ce gâchis – peine perdue –, et je crois que mon cœur va s'arrêter de battre quand je me rends compte que les oreillers et les draps sont complètement maculés d'autobronzant. Je cours aux toilettes, retenant mon souffle, craignant ce que je vais trouver dans le miroir : une femme léopard toute marquée, pleine de *spots* orange sur le corps. Mais, miracle : tout est parfait ! Le bronzage est réparti uniformément sur ma peau. Je saute dans la douche, impatiente de confirmer ce résultat. Je ne suis pas déçue. Je m'éponge et me précipite sur mes valises pour me préparer. Car on m'annonce que la limousine m'attend.

Je me souviens qu'à mon retour de la séance photo, je me suis contemplée dans l'immense miroir près du lit, dans ma chambre d'hôtel. J'ai souri d'abord, puis gloussé de plaisir. Je venais de vivre une expérience qui allait changer ma vie. Je le savais, je le sentais. C'était déjà commencé. Je venais d'affronter la pire de mes craintes. Je m'étais mise à nu devant une bonne vingtaine d'étrangers. Moi, Isabel Curadeau, l'ancienne obèse, je venais de m'adonner à une séance de photos en bikini pour l'un des magazines les plus vendus en Amérique. Moi, la fille qui, il n'y avait pas si longtemps, se déshabillait dans le noir pour éviter de se voir dans la glace. La fille qui ne s'est jamais changée devant qui que ce soit, ni au gym, ni à l'école, ni à la piscine.

Cette fille-là, aujourd'hui, venait de poser en bikini devant des photographes new-yorkais.

Étendue sur le récamier, je regarde New York. J'ai la tête pleine de rêves, mes pensées m'étourdissent et me

grisent. Je dois reprendre l'avion dans quelques heures. À peine ai-je le temps de me promener un peu dans Manhattan, de prendre quelques photos et de discuter politique canado-américaine avec un séduisant porteur de bagages haïtien. Puis ma limousine arrive ; je suis en route pour l'aéroport.

En voyant New York défiler à nouveau par les vitres, je me fais une promesse : je serai de retour. New York et moi, nous nous reverrons. Et quand je décide quelque chose, j'y parviens.

Au zoo à l'âge de quatre ans avec mes cousines Linda et Chantal. J'ai toujours adoré les animaux (collection personnelle de l'auteure).

1

— Maman, pourquoi est-ce que je suis la seule à être grosse dans la famille ?

Ma mère, une magnifique femme svelte au teint olivâtre, a cessé pour un instant ses mots croisés et s'est tournée vers moi :

— Ton père a des gènes d'embonpoint, tu sais bien que ses sœurs sont toutes un peu dodues.

— Mais pourquoi moi et pas David ?

Mon frère aîné, mon véritable partenaire d'enfance, avait la chance d'être mince, voire maigrichon. Il l'est resté jusqu'à ce qu'il se mette à l'entraînement physique, vers les seize ans, âge à partir duquel il est devenu très musclé.

Ma mère a soupiré, caressé notre énorme chat du bout des orteils, puis m'a regardée à nouveau.

— Malheureusement, l'embonpoint touche plus les filles que les garçons.

Insatisfaite de cette réponse, je me suis mollement laissée tomber sur le divan gris, le regard perdu au-dehors. Ma mère a posé ses livres.

— Tu veux qu'on aille prendre une marche ?

Devant la maison de mes parents, en Abitibi, se trouve un chemin de gravier qui rejoint en deux intersections la route principale. C'était là que nous marchions. Derrière la maison se trouvait un grand terrain de sable blanc, témoin de centaines de feux de camp et de minivillages de châteaux de sable. Nous y jouions des journées entières, et rentrions toujours très sales, les pieds noirs et la chevelure granuleuse. Derrière le terrain commençait une forêt de pins gris, majoritairement brûlés par les écarts de température extrêmes. La forêt était percée de lacs innombrables et de sentiers pour le vélo et le ski de fond. L'explorer fut un véritable plaisir au fil des années.

Nous venions juste d'emménager, j'avais six ans. Par une chaude soirée d'août, une dizaine d'amis et de membres de la famille s'étaient entassés sur deux véhicules tout-terrain, et nous avions découvert une dune de sable de peut-être un kilomètre carré, couverte de petits lacs étincelants, de fleurs et de buissons. Excités, nous nous étions arrêtés pour plonger à l'eau, nos vêtements encore sur le dos. Je me souviens d'avoir nagé près d'un castor cette soirée-là. Plus tard, durant mon adolescence, la dune est devenue un endroit de prédilection pour mes après-midi de bronzage en solitaire. Ce magnifique endroit secret existe toujours. Mais le réchauffement de la planète fait en sorte que les lacs sont à sec dès le début de juillet.

Mes parents travaillaient dans le domaine de la foresterie. Mon père, un homme sociable et amusant, amoureux fou de la nature et de la chasse, nous a enseigné à mes frères et moi l'importance de protéger les ressources naturelles, l'environnement. Nous avions un jardin rempli de légumes délicieux, nous aimions planter des arbres, des fleurs, et en prendre soin. Papa nous emmenait aussi dans ses camps de bûcheron et de chasse le plus souvent possible, afin de partager avec nous sa plus grande passion : la forêt. Très jeune, j'ai appris de lui la chasse à la perdrix, la construction de camps, la survie en forêt. Je

connais les plantes, les arbres et les animaux. Nous avions toujours un ou deux chiens, le plus souvent des bergers allemands. Nous avions également une chatte tigrée d'Espagne, toujours vivante aujourd'hui. Obèse et âgée de presque vingt ans, Linxie est toujours aussi paresseuse et a toujours aussi mauvais caractère. Plus tard, des poulets et des dindes se sont ajoutés à notre ménagerie, nous fournissant des repas délicieux.

Ma mère s'appelait Susan. Elle était si belle ! Je ne manque jamais de faire l'éloge de sa beauté. Et si vous l'aviez connue, vous feriez de même. Ma mère était vive comme une flamme, aimait la vie, était toujours en mouvement, et montrait de l'enthousiasme à tout propos. Projet après projet, idées, rêves et ambitions renouvelés, elle n'arrêtait jamais, ne s'essoufflait jamais. Passée maître dans l'art d'organiser des événements, elle a été tour à tour, et parfois en même temps, directrice d'un comité de loisirs, organisatrice officielle de bazars, coordonnatrice de compétitions d'hommes forts, de tournois sportifs régionaux, de spectacles de musique, de soupers bénéfice… Encourageant fortement la recherche contre le cancer, ma mère se donnait corps et âme pour les campagnes de financement. La recherche sur la paralysie cérébrale ainsi que la Maison du Bouleau Blanc d'Amos – maison près de l'eau qui accueille et accompagne les gens souffrant d'une maladie mortelle en phase terminale – faisaient aussi partie des causes qu'elle supportait. Ma mère était une passionnée de culture, d'histoire et d'architecture. Elle rêvait de voyages mais, pour se distraire, elle lisait ou faisait des mots croisés, un fidèle dictionnaire à ses côtés. Elle m'a appris à lire et à écrire lorsque j'étais encore toute jeune. Elle éveillait mon esprit à la passion des mots en me lisant toutes sortes de choses avant d'aller au lit, des recettes aux histoires bibliques, ou encore en improvisant des mini-dictées surprises, à la table de la cuisine, pendant qu'elle préparait le souper.

J'avais à peine sept ans lorsque ma mère, qui était retournée tardivement étudier la biologie humaine, me demanda de l'aider à préparer un examen en lui lisant les questions, afin de m'initier à un vocabulaire scientifique compliqué, et à la biologie humaine, matière qui est aujourd'hui une de mes passions et qui, de plus, a guidé mon jeune frère vers des études en sciences. Nous étions allongées sur mon lit, sa chevelure longue et bouclée – elle ne le serait plus pour longtemps, mais j'y reviendrai – était étendue en une vague douce sur mon oreiller, et nous parcourions un nouveau manuel de biologie lorsque, ingénue, je lui posai cette question embarrassante :

— Maman, c'est quoi des spermato… zoïdes ?

Je me souviendrai toujours de son expression confuse !

J'ai deux frères. Ils sont amusants, curieux et passionnés. Nous avons toujours été proches, protecteurs les uns envers les autres, et fiers les uns des autres. L'un travaille dans les mines, a de magnifiques yeux turquoise, adore le plein air et est le papa du plus beau petit garçon au monde. L'autre est étudiant, a comme moi un esprit analytique et une insatiable curiosité, adore le cinéma et possède une impressionnante chevelure bouclée en serpentins.

La famille de ma mère compte vingt-sept enfants de ma génération. Nous sommes donc vingt-sept cousins et cousines qui nous connaissons tous, qui avons grandi ensemble en Abitibi, étant voisins pour la plupart. Nous sommes très liés et, encore aujourd'hui, Linda, Rachel, Chantal et moi nous fréquentons, sortons et voyageons ensemble. Plusieurs de ces cousins habitent aujourd'hui Montréal ou la région d'Ottawa. L'un d'entre eux est comptable, un autre psychologue, il y a un homme d'affaires, un avocat, et même un capitaine dans l'armée de l'air. Près de la moitié sont parents, ce qui a ajouté, en

moins de onze ans, vingt-cinq petits-cousins et petites-cousines à notre grande famille, et une autre vingtaine très probablement est à venir. Nos *parties* de Noël sont donc bruyants, c'est le moins qu'on puisse dire.

Et toutes ces belles personnes avec qui je partage une proportion raisonnable de gènes, comment sont-ils ? Minces ! Tous. Sans exception. Certains ont pris quelques kilos en vieillissant ou en ayant des enfants, certes, mais est-ce que ça compte ?

Parmi eux, j'étais réellement la seule enfant qui était potelée. Et je le savais. J'étais la toutoune de la famille, parce que je tenais davantage du côté de mon père. Ah, mais il est bel homme, mon père. Il a les yeux de la couleur de sa passion, un vert forêt profond, et des bras forts comme des troncs d'arbres ; il a un visage souriant et une bonne humeur contagieuse qui l'ont toujours rendu très populaire. Mais sa famille entière souffre d'embonpoint, et certains carrément d'obésité morbide. Leur imposante constitution en général comporte des avantages : ils sont naturellement forts et musclés, et personne n'est jamais malade. Ils sont enjoués et chaleureux, bruyants et joyeux, et j'ai heureusement hérité de ces qualités également. Mes ancêtres paternels auraient été des pirates espagnols, et leurs gènes de survie et de combativité vibrent encore dans nos cellules. Mais moi, j'étais grosse.

J'ai compris ma différence très tôt. Du plus loin que je me rappelle, j'ai toujours voulu être autre. Je détestais quand on me pinçait, même affectueusement, les joues ou les cuisses. Déjà très jeune, j'avais honte de mon apparence, et ce bien avant que la société se charge à son tour de me donner des complexes. Bien avant les commentaires, les railleries et les injures. Bien avant les régimes, la cellulite et les combats. La toute petite fille que j'étais, déjà très perspicace – ou familière par héritage génétique à la honte d'être imparfaite –, avait saisi que cette différence physique serait un handicap. Très jeune, donc,

j'apprenais malgré moi à me battre contre ce que j'étais par nature. Et malgré tout l'amour de ma famille, malgré les amis et la candeur de ma jeunesse, je savais. Je savais que ç'allait être difficile.

Le docteur avait dit à ma mère que je ne serais jamais mince.